

Paul VALADIER

On n'est pas chrétien tout

Aimer Dieu mais pas les autres, avoir des convictions mais préférer l'inaction : c'est à l'opposé même de la définition d'un chrétien. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le **père Paul VALADIER** ! Invité à prendre la parole à l'occasion de la session théologique « *Chrétien dans la cité* »², il évoque sans détour pour **entrées libres** le rôle d'un chrétien d'aujourd'hui, les deux pieds bien dans son époque, poussé à aller de l'avant par « *plus grand que lui* ».

Vidéo

Cette interview est disponible en version longue et en vidéo sur notre site. Cette ressource pourra être d'autant plus utile que **l'éducation à la philosophie et à la citoyenneté (EPC)** entre à présent en vigueur dans l'enseignement secondaire, un an après l'enseignement fondamental.

À visionner sur :
www.entrees-libres.be >
 Plus > Extras

Le thème de cette session théologique est « *Chrétien dans la cité* ». Cela signifierait-il qu'on ne peut pas être chrétien tout seul, ou que si on est chrétien, on doit forcément s'intéresser à la société qui nous entoure, et même participer à sa transformation éventuelle ?

Paul VALADIER : Je vois mal qu'on puisse être chrétien tout seul, parce que déjà, nous recevons la foi des autres, de l'Église, de la tradition, même si nous nous l'approprions. Ce n'est pas nous qui l'inventons. En plus, il y a un élément absolument central dans la religion chrétienne, qui consiste à dire que

si vous n'aimez pas votre prochain et que vous prétendez aimer Dieu, vous êtes un menteur. Il y a un lien absolument étroit entre le fait d'aimer autrui d'une façon ou d'une autre et celui d'aimer Dieu. Je ne vois pas bien comment on pourrait dire : « *Je m'enferme dans ma petite coquille, j'aime Dieu, je chante ses louanges, mais je ne m'intéresse pas à ce qui se passe autour de moi.* »

Vous ajoutez qu'on ne peut pas se contenter d'avoir des convictions, et qu'il est indispensable d'agir face à l'injustice, par exemple...

PV : Ça me paraît clair. Maintenant, le problème, c'est qu'il n'y a pas de modèle. L'engagement politique peut être important pour quelqu'un, mais on peut consacrer sa vie à s'occuper de petits enfants à la maternelle – ce qui n'est pas un geste politique à proprement parler – parce qu'on a la conviction qu'il est tout à fait essentiel que de nouvelles générations soient éduquées, formées, éveillées à la vie. C'est une autre forme d'engagement. Le chrétien dans la cité a de multiples fonctions. Il peut être médecin, ingénieur, père ou mère de famille... Chacun a sa vocation propre. Il est très difficile de comparer et de dire : « *Seul est vraiment chrétien celui qui...* » On peut être carmélite, très mauvais chrétien et s'engager au service des plus pauvres, sans nécessairement aller à la messe tous les matins.

Vous évoquez la transcendance dans le sens d'« ouverture sur plus grand que soi », et vous dites qu'aucune société vivante et démocratique ne peut se passer de cette référence à la transcendance...

PV : Les philosophes opposent immanence et transcendance. L'immanence, ça veut dire qu'on est entièrement dans l'immédiat, le sensible, qu'il n'y a rien au-delà de l'immédiateté. On voit bien que ce n'est pas possible.



seul !

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Prenons l'exemple de l'art. La peinture, c'est des couleurs sur un tableau, mais si vous regardez un Rembrandt ou un Rubens, ils vous projettent au-delà du tableau, ils vous représentent un univers invisible. La transcendance, c'est ce qui nous ouvre à autrui, ce qui nous sort de notre enfermement sur nous-mêmes. Dans ce sens-là, je ne vois pas comment une société, à moins d'être totalitaire, pourrait se passer de toute espèce de transcendance.

Nos démocraties sont des sociétés de la liberté. Or, la liberté est nécessairement créatrice. Ça fait partie, justement, de la transcendance, dans le sens d'une ouverture à un infini, à un absolu qui nous dépasse et nous construit. Personne ne peut se passer de transcendance. D'ailleurs, l'amour ou l'amitié, c'est une forme de transcendance. On s'oublie soi-même pour mieux s'ouvrir à l'autre. C'est une condition nécessaire de la relation à autrui.

Nos sociétés, dites-vous, ont besoin d'une espérance porteuse d'utopie...

PV : On parle sans arrêt de crise économique, financière, politique. Cela conduit beaucoup de nos contemporains à désespérer de l'avenir. L'espérance, ce n'est pas être béat devant un avenir radieux, c'est croire qu'ici et maintenant, même si on est dans l'obscurité, il y a quand même une issue, une petite lumière qui nous guide. C'est absolument essentiel ! Le chrétien voit bien la croix, mais il sait (ou il croit) que derrière elle, il y a le matin de Pâques, et donc la lumière.

À toute époque, les chrétiens sont mis devant des défis : comment rendre compte de l'espérance en termes intelligibles, constructifs ? C'est un travail permanent. Nous croyons savoir que les hommes sont faits pour s'entendre, pour la paix plutôt que pour la guerre. C'est à nous de réfléchir, comme citoyens, comme chrétiens ou non-chrétiens, aux

voies possibles de paix et de réconciliation entre nous. La foi nous provoque à trouver les moyens d'aller de l'avant et de construire un monde qui soit un peu moins effroyable que celui qu'on connaît.

Quel peut être le rôle du chrétien dans la société d'aujourd'hui ?

PV : Nous sommes dans des sociétés pluralistes, et la religion doit trouver à s'y situer autrement que par le passé, en étant inspiratrice des libertés, parce que nos libertés ont besoin d'être encouragées. Face aux problèmes que nous connaissons, au désespoir, au découragement, le rôle des Églises est de dire : « *Allons de l'avant !* » « *Lève-toi et marche* », c'est quand même la formule essentielle de l'Évangile. Encore faut-il que tu aies la force de te lever. Ma parole peut t'arracher à ton désespoir. Le pape François nous dit : « *Ne vous laissez pas abandonner, il y a des possibilités d'aller de l'avant. Le problème des migrants est très difficile, mais ne fermez pas vos portes. Essayez de voir comment vous pouvez aider ces gens-là, qui sont dans une situation épouvantable, à quand même continuer à vivre, si possible humainement.* »

Nous allons fêter le 70^e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'Homme. Comment l'aborder de manière pertinente à l'école ?

PV : On peut faire beaucoup de caricatures autour des droits de l'Homme, on peut s'en moquer, dire que ça ouvre la porte à l'individualisme. C'est pour ça qu'il faut les enseigner dans les écoles et les enseigner correctement, en évoquant leur histoire, en montrant les ambiguïtés, mais aussi en mettant en évidence la force de cette idée. Il est question des droits de l'Homme *et du citoyen*. Donc, ça suppose une relation à autrui. Quand on dit « droit à la santé », encore faut-il qu'il y ait des infirmières, des médecins pour vous soigner si vous êtes malade. Et en même temps, les droits de l'Homme restent indéterminés.

Qu'est-ce que c'est, élever correctement un enfant aujourd'hui ? Qu'est-ce que c'est, soigner un malade d'Alzheimer ? Qu'est-ce que c'est, lutter contre le terrorisme ? L'idée que les terroristes, même s'ils sont des criminels, sont à respecter, que le vieillard, même s'il est complètement

englouti dans sa torpeur, doit être respecté, ça passe par quoi ? Il y a une dignité de cette personne que je dois essayer d'honorer. Et là encore, je n'ai pas de réponse toute faite, c'est comme une transcendance qui me porte à réfléchir, aller de l'avant, discuter avec les autres, pour trouver progressivement des solutions à ces problèmes.

On pourrait se dire : « La transcendance, je ne sais pas trop ce que c'est, ça ne me concerne pas », mais on peut très bien avoir le « sens de la transcendance » sans le savoir ?

PV : Un prof qui a le sens de la transcendance, par exemple, c'est celui, tout simplement, qui va aider l'élève qui en a le plus besoin, sans oublier les autres. S'il était purement « immanentiste », il s'occuperait uniquement des meilleurs. Celui qui a « le sens de l'homme » – nous retrouvons ici les droits de l'Homme – sait que le dernier de la classe, le gamin paumé qui parle mal le français, est mal habillé, moqué par les autres, a une égale dignité avec le premier de la classe.

Le sens de la transcendance, c'est ce qui nous mobilise pour ne pas nous enfermer dans le meilleur, le plus beau, le plus intelligent, mais pour nous ouvrir à respecter tout homme, même – et peut-être surtout – le plus démuné. La transcendance fait partie de la réalité humaine. On ne peut pas y échapper. Heureusement ! C'est ce qui nous pousse à vivre, aimer, entreprendre, aller de l'avant ! ■

1. Prêtre jésuite, Docteur en théologie et en philosophie, professeur émérite au Centre Sèvres (Facultés jésuites de Paris), auteur d'une œuvre significative en philosophie politique

2. 21-22 août 2017, Faculté de théologie, Louvain-la-Neuve